

Analyse et critique
des
Précieuses ridicules
par Molière.

Dissertation Inaugurale

présentée

à la faculté de philosophie

de l'université de Rostock

par

Jean Spoelgen

D'AIX-LA-CHAPELLE.

ROSTOCK.

IMPRIMERIE DE CHARLES BOLDT.

1873.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A

Monsieur Jean Hilgers

*docteur en philosophie, professeur et directeur de la
Realschule à Aix-la-Chapelle*

l'auteur.

Le grand comique français tient chez ses nationaux le même rang que Shakspeare occupe chez les Anglais et Goethe chez les Allemands. On peut même dire qu'il y tient un rang supérieur, car la poésie comique est le genre de poésie où l'esprit gaulois réussit le mieux; et sans contredit Molière doit être considéré comme le prince de la comédie française. La France, quoique très-inconstante dans son amour et dans sa haine, n'a jamais oublié Molière. Au contraire, malgré tous les mouvements politiques et littéraires que cette nation a subis, Molière a toujours tenu le premier rang parmi les poètes français. Jusqu'à nos jours, où maint célèbre contemporain de Molière ne se trouve plus que dans les mains des savants, celui-ci conserve encore aujourd'hui tant d'attrait pour les Parisiens, si avides de nouveautés, que le théâtre de la Comédie française à Paris a peine à contenir tous les spectateurs, lorsqu'on représente un des chefs-d'oeuvre de ce poète vraiment national.

Ce n'est pas seulement en France que Molière est connu et aimé, mais hors même de sa patrie il compte un assez bon nombre d'admirateurs. Ce qui fait que les nations étrangères préfèrent Molière à ses contemporains, c'est qu'il a mis en ridicule des défauts qui se trouvent chez les Allemands, chez les Anglais et les autres nations, aussi bien que chez les Français, et qu'il a peint l'homme tel qu'il est et qu'il sera toujours. „Ses comédies, bien lues“, dit La Harpe, „pourraient suppléer à l'expérience,

non parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point." (Cours de littérature par La Harpe. Paris 1834, pag. 621.)

D'où vient que les caractères de ses comédies ont la même vérité aujourd'hui qu'ils avaient au siècle de Louis XIV. En considérant Molière comme un poète qui offre un intérêt commun à tous les peuples et à tous les temps, il faut néanmoins avouer que les comédies de Molière fournissent aussi une source riche et inépuisable à quiconque veut étudier l'histoire de la littérature et de la culture du grand siècle de la France. La pièce qui a sous ce rapport un intérêt éminent c'est la comédie des Précieuses ridicules. Elle fut représentée pour la première fois à Paris au théâtre du Petit-Bourbon, le 18 novembre 1659. Quoiqu'en prose et en un seul acte, cette comédie peut être mise au nombre des chefs-d'oeuvre de Molière, et mérite sous différents rapports notre plus grande attention.

Nous commençons notre dissertation en donnant une analyse exacte de cette pièce.

Dans la première scène La Grange et Du Croisy parlent d'une visite qu'ils ont faite à la fille et à la nièce de Gorgibus, deux dames qui viennent d'arriver de la province à Paris, pour leur faire une demande de mariage. Tous deux sont extrêmement choqués de la manière dont leur proposition a été reçue et du mépris dont ils ont été traités. La Grange comprend que l'air précieux des dames les a fait mépriser et il voit „ce qu'il faut être pour en être bien reçu.“ Lui surtout est tellement irrité de ce traitement qu'il veut se venger des deux belles. Pour cela il veut se servir de son valet Mascarille „qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit“, qui se pique de galanterie et se donne pour poète. Cependant Gorgibus entre et veut s'informer du résultat de la visite faite aux dames. Les deux messieurs adressent Gorgibus aux dames

et, le saluant assez froidement, ils s'en vont. Gorgibus ne douta pas que les deux messieurs ne sortissent mal satisfaits de sa maison. Pour savoir la cause de leur mécontentement, Gorgibus fait venir sa fille et sa nièce. Il apprend de la servante, à qui il donne l'ordre de les appeler, que les dames sont occupées à faire „de la pommade pour les lèvres.“ Avant que les dames n'entrent, Gorgibus maudit leur luxe et leur coquetterie.

Dans la scène cinquième Gorgibus demande raison aux dames de l'accueil fait aux deux messieurs qu'il avait voulu leur donner pour maris. Les deux filles se plaignent du procédé irrégulier des deux messieurs, qui ont commis la grande faute de parler aussitôt du mariage. Alors Madelon fait un long récit des aventures qui devraient précéder le mariage, si l'on veut observer les règles de la bonne galanterie. Cathos confirme la vérité de ce récit, et fait voir comment les deux messieurs se trouvaient en opposition avec ces règles, quant à l'air et quant aux habits. Lorsque Gorgibus, regardant ces dames comme des folles, les apostrophe sévèrement, celles-ci le prient de ne pas les appeler par leurs noms de baptême, insupportables pour „une oreille un peu délicate.“ A ces noms vulgaires elles opposent la grâce des noms Polixène et Aminte qu'elles s'étaient données elles-mêmes. Gorgibus ne comprend pas les extravagances de ces filles, et tranche le discours en leur disant: „Ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses.“

Dans la scène suivante Cathos se plaint à Madelon des bas sentiments de Gorgibus. Aussi Madelon en est tellement confuse qu'elle croit „que quelque aventure un jour lui viendra développer une naissance plus illustre.“ Cependant la servante annonce aux dames la visite d'un Marquis de Mascarille. Les dames reprochent à la servante la manière basse de s'exprimer, mais elles sont charmées d'une si

noble visite, persuadées que c'est un bel esprit attiré par elles.

Dans la scène VIII. nous faisons la connaissance du valet de La Grange, qui s'est fait annoncer comme Marquis de Mascarille. Il ne veut pas payer les porteurs, et est étonné que ces hommes aient l'impudence de demander de l'argent à une personne de sa qualité. A la fin les coups de bâton dont il est menacé par les porteurs, le forcent à payer ce qu'il doit. Après que Mascarille, dans la scène IX., a eu reçu la permission de voir les dames, nous le voyons entrer chez elles dans la scène suivante. La galanterie ampoulée et les compliments en métaphores de Mascarille gagnent aussitôt le coeur des dames, et elles s'efforcent d'égaliser ce bel esprit sous le rapport des expressions recherchées. Les dames sont enchantées, lorsque Mascarille leur ouvre la vue de faire la connaissance de tous les beaux esprits de Paris, par lesquels elles espèrent apprendre, chaque jour avant tous les autres, „les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers“ et tout ce qu'il y a de nouveau dans la littérature. Mascarille, après avoir vanté sa facilité et sa fécondité dans les différentes branches de la poésie, promet aux dames un exemplaire bien relié de son histoire romaine mise en madrigaux. Alors il leur lit un impromptu qu'il avait fait hier chez une duchesse de ses amies. Les dames, le trouvant extrêmement spirituel et galant, suivent avec admiration les explications de Mascarille qui leur fait connaître toutes les beautés de ses vers. L'étonnement des dames, qui est déjà grand, augmente encore, lorsque Mascarille, sans avoir appris la musique, chante cet impromptu, composé par lui-même. Les dames sont si enchantées de Mascarille qu'on ne doit pas s'étonner, si elles acceptent sans réserve une invitation à une comédie que Mascarille veut faire valoir par son applaudissement. Alors nous voyons les dames admirer la

beauté et l'élégance de l'ajustement de Mascarille et l'odeur de ses gants et celle des cheveux poudrés de sa perruque. Pendant que Madelon déclare à Mascarille qu'elle partage son goût exquis relativement à l'habillement, celui-ci, s'écriant brusquement, se plaint de l'attaque faite à son cœur de deux côtés à la fois, et donne par ce tour encore une fois aux dames l'occasion de le trouver très-spirituel. Dans la scène XI. la servante annonce le Vicomte de Jodelet (c'est le valet de Monsieur Du Croisy); comme ami de Mascarille il reçoit aussitôt la permission d'entrer.

Après que Mascarille et Jodelet, au commencement de la scène XII., se sont embrassés, Mascarille représente aux dames, heureuses de cette nouvelle visite, le Vicomte de Jodelet comme un brave guerrier. Puis ils mentionnent les hautes positions qu'ils avaient eues tous deux dans l'armée, et vantent leurs exploits. Pour donner aux dames un témoignage de leur bravoure, ils leur font toucher les cicatrices des blessures qu'ils ont reçues dans plusieurs batailles. Ensuite, sur la proposition de Mascarille, on fait chercher des violons, et inviter des voisines pour faire une danse. Durant les arrangements pour le bal, Mascarille fait semblant d'être charmé des yeux des dames, sur lesquels il essaie en vain de faire un impromptu.

Dans la scène XIII. Mascarille commence la danse avec Madelon. L'amusement de la société est brusquement interrompu dans la scène XIV. par l'arrivée des Seigneurs La Grange et Du Croisy, dont le premier, entrant un bâton à la main, donne des coups à Mascarille. Madelon et Cathos sont très-surprises d'une telle interruption, mais Mascarille et Jodelet ont encore assez de courage pour continuer leur rôle. Jodelet explique cet incident par une gageure, et Mascarille ne veut pas venger cet affront, parce que ces messieurs sont leurs amis. (Scène XV.)

Au commencement de la scène suivante, La Grange et

Du Croisy entrent pour la seconde fois avec trois ou quatre spadassins, et font savoir aux dames, piquées d'une telle hardiesse, que ces amateurs sont leurs laquais. Pour augmenter encore la confusion des dames La Grange et Du Croisy font ôter aux laquais l'habillement qu'ils avaient reçu de leurs maîtres, et ajoutent à cela l'ironie de les présenter en cet état aux dames, en leur donnant la liberté de continuer leurs amours avec eux.

Dans la scène XVII. les violons demandent à Mascarille et à Jodelet, en présence des dames extrêmement confuses, le payement pour la musique. Mais les valets se renvoient les violons l'un à l'autre.

Sur ces entrefaites, Gorgibus, qui avait appris tout ce qui était arrivé entre, et démontre aux dames qu'elles avaient provoqué un tel outrage par le traitement fait aux Seigneurs La Grange et Du Croisy. Puis il chasse les violons en les battant, et finit la pièce en maudissant les romans, les vers, les chansons, les sonnets et tous les pernicieux amusements des esprits oisifs.

Nous ne pouvons apprécier notre pièce qu'en donnant une description de l'état de la société que Molière y tourne en ridicule.*)

Après les grandes guerres du seizième siècle on se réunissait dans la classe supérieure, afin de s'occuper de la littérature et de donner à la langue française plus de pureté et de délicatesse. La première réunion où une causerie vive, enjouée et spirituelle avait lieu, fut l'hôtel du Marquis de Pisani, Jean de Vivonne; c'est le même hôtel qu'on appela plus tard l'hôtel de Rambouillet. Trois dames étaient

*) Comp. Cours de littérature par La Harpe Paris Didier 1834. Histoire de la littérature française par Demogeot. Paris Hachette 1870. Les femmes savantes comédie de Molière. Mit einer Einleitung und erfl. Anmerkungen. Herausg. von Hon, Leipzig, Teubner 1871.

successivement le centre de ce cercle. C'étaient Julie Savelli, épouse du Marquis de Pisani, sa fille, Catherine de Vivonne, Marquise de Rambouillet, et Julie d'Angennes, fille de Catherine de Vivonne. Le temps où cette dernière régnait dans ce cercle, fut l'époque la plus brillante de l'hôtel de Rambouillet.

Ces dames réunirent autour d'elles les beaux esprits et les femmes distinguées de Paris, et on pouvait y trouver des hommes comme La Rochefoucauld, Chapelain, Voiture, Balzac, Desmarets, Ménage, Vaugelas et d'autres non moins célèbres. A l'instar de cette réunion il s'en forma d'autres, non seulement à Paris, mais aussi dans les provinces; nous mentionnons encore le cercle qui se concentra autour de Madeleine de Scudéry.

On ne saurait nier que ces réunions n'aient eu des mérites; car elles épurèrent la langue, donnèrent aux moeurs et aux sentiments plus de délicatesse, servirent de public aux écrivains, et prirent en tutelle l'esprit littéraire. Mais les erreurs de ces réunions en surpassèrent les mérites, et ce sont elles que nous trouverons critiquées par Molière.

Les dames de ces cercles s'appelaient elles-mêmes „Précieuses“, en s'abordant elles s'adressaient les mots „ma chère“, et c'est ainsi que „Précieuse“ et „Chère“ ont souvent la même signification. Originellement le mot „Précieuse“ ne fut pas toujours pris en mauvaise part comme aujourd'hui, mais il signifiait une femme distinguée et de bonne compagnie. Molière lui-même énonce cette distinction dans le titre de notre pièce, et déclare aussi dans la préface des *Précieuses ridicules* qu'il a du respect pour les véritables précieuses. Voilà ses propres termes: „Les véritables précieuses auraient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal.“ Mais comme en effet au temps de Molière presque toutes les précieuses étaient ridicules, le mot changea de signification, et n'exprima plus qu'une

ridicule. Cette signification s'étendit aussi à d'autres objets, et l'on dit depuis un style précieux et un ton précieux, lorsqu'on veut désigner l'affectation d'être agréable.

Les Précieuses, mot que nous prendrons seulement dans l'acception défavorable, avaient la coutume de changer le nom de baptême, qui leur semblait trop prosaïque, et de se donner un nom plus poétique. On aimait à faire une anagramme du nom de baptême, où à s'imposer un nom pris d'un des romans qui étaient regardés comme les modèles de la bonne société. C'est ainsi que l'on faisait de Catherine les noms suivants, Arthénice, Eracinte et Carinthée, dont le premier était le nom de Catherine de Vivonne, Marquise de Rambouillet. Le célèbre prédicateur Fléchier emploie cette anagramme même dans le discours qu'il a prononcé sur la tombe de la duchesse de Montausier, fille de Catherine de Vivonne. Nous citons ses paroles, qui nous donnent aussi une preuve de la considération dont l'hôtel de Rambouillet jouissait.

Fléchier dit: „Souvenez-vous, mes frères, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice, où se rendaient tant de personnages de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation.“

Molière tourne en ridicule cette manie dans la scène V. de notre pièce, où Cathos dit à son oncle: „Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte, que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.“

Mais ce n'était pas seulement par le nom que l'on voulait se distinguer de la foule, aussi toute la manière de

s'exprimer était tellement recherchée que les beaux esprits eux-mêmes avaient peine à s'entendre. La Bruyère caractérise très-clairement cette manie par ces mots: „L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clairement en entraînait une autre encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes toujours suivies par de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiment et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait, pour servir à ces entretiens, ni bon sens, ni mémoire, ni la moindre capacité: il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux et où l'imagination a le plus de part.“ (Caractères de notre siècle.)

Nous trouvons beaucoup d'exemples de cette manière de parler dans notre pièce. Le discours des dames précieuses Madelon et Cathos et des valets Mascarille et Jodelet en est rempli.

Lorsque, au commencement de la scène VII., la servante des deux dames annonce Mascarille par ces mots: „Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.“ Madelon lui apprend à s'énoncer moins vulgairement de cette manière: „Dites: voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.“

Comme on s'efforçait d'ôter à chaque chose son véritable nom, Madelon fait voir un peu après en disant pour miroir „le conseiller des grâces“ et dans la scène X. appelant les sièges „les commodités de la conversation.“

Ainsi nous trouvons à chaque pas la preuve de cette manie de dévulgariser la langue. Nous nous contenterons d'en donner encore trois exemples.

Dans la scène X. Cathos prie Mascarille de s'asseoir par ces mots: „Mais, de grâce, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras, il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.“ Dans la même scène Madelon appelle la chaise „un retranchement merveilleux contre les insultes de la honte et du mauvais temps.“ Enfin au commencement de la scène XIII., Madelon s'adresse aux voisines qu'elle a fait inviter, en ces termes: „Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.“

Les Précieuses affectaient entre elles des sentiments exagérés, et exigeaient de leurs amants une oration longue et pleine de sacrifices. C'est ce que nous voyons dans la scène V. de notre pièce.

Madelon veut „qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné.“ „Le mariage“, dit-elle dans la même scène, „ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures.“ Et quelles sont ces aventures? Madelon nous apprend cela elle-même. Ce sont, comme elle dit: „les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit.“

Une connaissance indispensable aux hommes qui voulaient fréquenter les cercles des Précieuses, était celle de la carte du pays de Tendre. Cette carte se trouve dans la Clélie, roman écrit par Mlle. de Scudéry. Demogeot nous en donne la suivante description: „On y voit le fleuve d'Inclination, ayant sur la rive droite les villages de Jolis vers et d'Épîtres galantes, sur la gauche, ceux de Complaisance, de Petits soins et d'Assiduités; plus loin sont les hameaux de Légèreté et d'Oubli, avec le lac d'Indifférence.

Une route conduit au district d'Abandon et de Perfidie; mais en suivant le cours naturel du fleuve, on arrive à la ville de Tendre sur Estime, et à celle de Tendre sur Inclination."

(Demogeot. Histoire de la littérature française pag 363.)

La carte du pays de Tendre est une fiction allégorique, inventée par Mlle. de Scudéry, dont les romans, ayant été considérés chez les Précieuses comme des modèles de bon goût, nous donnent une idée de l'esprit et du ton qui régnaient dans la société polie de cette époque.

Aussi nos précieuses ont-elles tiré les règles de la bonne galanterie des romans de Mlle. de Scudéry, et nous font connaître dans la scène V. que ces romans ont été l'objet de leur étude principale. Madelon y excuse le renvoi des amants en faisant une allusion à des personnages des romans de Mlle. de Scudéry, et elle veut avoir le même roman que ces personnages là. L'autre précieuse Cathos fait mention de la carte du pays de Tendre, et il lui semble que c'est un grand défaut chez les amants rebutés que de n'avoir pas la connaissance de cette carte.

C'était une conséquence naturelle que l'exagération romanesque des sentiments et la manie de se distinguer du vulgaire eût une grande influence sur l'habillement. Aussi les précieuses de notre pièce se montrent exigeantes et sévères sur ce point, et Cathos se plaint surtout de la „frugalité d'ajustement“ (Scène V.) qu'avaient présentée les deux amants, recommandés par Gorgibus.

Ainsi Molière nous a donné dans les „Précieuses ridicules“ une peinture vive et très-comique des défauts principaux des Précieuses.

Mais il faut remarquer que Molière n'a pas attaqué directement les Précieuses de l'hôtel de Rambouillet. Molière dirigea surtout ses traits contre les Précieuses des provinces qui s'attachaient à exagérer encore les défauts du modèle.

Car le poëte nous fait voir clairement que les deux dames viennent d'arriver de la province à Paris. Il suffit de citer les mots de Madelon qu'elle adresse à son père dans la scène V.: „Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver.“ C'est ce qui explique la hardiesse avec laquelle Molière donne les rôles de beaux esprits à des valets, et les fait même réussir près des dames précieuses. De l'autre côté cette hardiesse a fourni à notre poëte l'occasion de montrer dans toute sa nudité l'esprit superficiel et versatile des dames. Car après avoir admiré les qualités éminentes de Mascarille, considéré comme marquis, et après avoir traité avec une grande politesse Jodelet, considéré comme vicomte, Madelon et Cathos les dédaignent jusqu'à les appeler marauds en apprenant que les deux beaux esprits adorés ne sont que des valets. Mascarille se venge de ce mépris des dames: car après n'avoir dit que des mots vides de sens en jouant le rôle de marquis, il leur adresse comme valet cette vérité sévère: „Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.“ Ces mots contiennent une sévère critique des Précieuses, et peuvent être considérés comme dits par Molière lui-même, qui joua le rôle de Mascarille.

Si Madelon et Cathos nous représentent le ridicule des Précieuses et Mascarille et Jodelet celui des beaux esprits qui adoraient les Précieuses, nous trouvons dans Gorgibus le caractère opposé. C'est le représentant du simple citoyen qui ne se laisse détourner de sa voie ni par les sophismes ni par les phrases de sa fille et de sa nièce.

Les autres personnages de notre pièce ne sont touchés que légèrement, et ont peu d'intérêt.

Le poëte frappa dans la personne des Précieuses le faux goût littéraire si bien, que Ménage qui contribuait

surtout à entretenir la folie des Précieuses dit a son ami Chapelain, après la première représentation, en sortant du théâtre du Petit-Bourbon: „Monsieur, nous approuvions, vous et moi, toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens. Il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé.“

(v. Demogeot. Hist. d. l. littér. fr. pag. 419.)

Les acclamations avaient été si considérables à la première représentation que, dès la seconde représentation, les comédiens doublèrent l'entrée. Le même Ménage prouve le grand effet de notre comédie en disant: „Dès cette première représentation on revint du galimatias et du style forcé.“

Ainsi le poëte réforma d'un seul coup le goût littéraire.

Un autre mérite non moins grand c'est que Molière réforma en même temps le théâtre comique.

Jusque là le burlesque plus ou moins marqué était la seule manière de faire rire.

C'étaient de puériles extravagances et des turlupinades de toute espèce qu'on appelait de la comédie. On reproduisait sous toutes les formes les personnages hors de nature comme les seuls qui pussent faire rire. Comme types de ce genre se présentent par exemple les capitans, sorte de poltrons qui contrefaisaient les héros et recevaient des coups de bâton sur la scène, en parlant des empereurs qu'ils avaient détrônés, et des couronnes qu'ils distribuaient. Tels étaient encore ces paysans bouffons, ces valets faisant grotesquement le rôle de leurs maîtres, et ces bergers à qui l'amour avait tourné la tête. „Ces rôles postiches“, dit La Harpe, étaient distribués dans les canevas espagnols ou italiens, et dans des intrigues qui roulaient toutes sur le même fond, composées d'une foule d'incidents merveilleux, de travestissements, de suppositions de nom, de sexe et de naissance, de méprises de toute espèce. La coutume qu'avaient

alors les femmes de porter des masques ou des coiffes abattues favorisait toutes ces machines, qui produisent quelquefois de la surprise ou font rire un moment, mais qui ne peuvent jamais attacher, parce que tout s'y passe au dépens du bon sens, et que, dans toutes ces inventions si péniblement combinées, il n'y a rien ni pour l'esprit ni pour la raison." (Cours de littérature pag. 620.)

Molière lui-même commença par imiter les „imbroglios“ espagnols, intrigues qui, en occupant l'esprit du spectateur par la multiplicité des incidents, se compliquent sans que l'un suive nécessairement de l'autre, et dans lesquels la peinture des mœurs et des caractères ne figure qu'en second lieu. Telles sont „l'Etourdi“ (1653) et „le Dépit Amoureux“ (1656). Molière, après avoir suivi dans ses premières pièces le goût dépravé de son temps, non sans y montrer son génie, se détacha dans les „Précieuses ridicules“ de toutes ces platitudes dégoûtantes que nous venons de décrire, et mit sur la scène des personnages pris de la vie réelle. Molière fit rire les spectateurs de leur propre ressemblance, et entra dans la voie de la véritable comédie qui amuse et corrige par la peinture des travers, des défauts et des vices de l'humanité. C'est ce qu'éprouva le vieillard qui s'écria du parterre à la première représentation: „Courage, Molière, voilà la bonne comédie.“

Molière lui-même sentit s'enfler son courage, et il laissa échapper ce mot de noble orgueil qui marque son entrée dans la grande carrière: „Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Terence et d'éplucher les fragments de Ménandre; je n'ai qu'à étudier le monde.“

Pour être juste, il faut remarquer que dix-sept ans déjà avant Molière le grand Corneille avait inauguré par le *Menteur* la comédie de caractère, et c'est peut-être de l'auteur du *Menteur* que Molière avait appris à chercher dans les mœurs et les caractères le sujet de la véritable

comédie. Mais Molière fut le premier qui, après avoir reconnu en quoi consiste la nature de la véritable comédie, consacra toutes ses forces à la cultiver.

L'importance de la comédie des Précieuses ridicules est donc qu'elle marque le commencement de la grande carrière de Molière. D'ailleurs nous ne pouvons refuser notre admiration à la hardiesse avec laquelle le poète attaqua, par cette comédie, un goût qui dépravait la vie et la littérature. Car Molière, le pauvre comédien, osa combattre un goût favorisé par des dames et par des messieurs qui jouissaient de la plus grande influence dans le monde littéraire et à la cour. Quel triomphe de vaincre dans un tel combat! „Un comédien“ dit La Harpe, „corrigea la cour et la ville, et fit voir que c'est le bon esprit qui enseigne le bon ton, que ceux qu'on appelle les gens du monde croient posséder exclusivement.“ (Cours de littérature pag. 623.) Si Molière n'avait écrit que cette seule comédie, son mérite serait déjà très-grand et son nom immortel.

Plus on étudie les oeuvres de Molière, plus on comprend la vérité de l'épigraphe qui se trouve sous son buste dans l'Académie française à Paris:

„Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.“
